



Compiègne 2023, cérémonie de la stèle du dernier train.

Monsieur Le Secrétaire Général de la Préfecture de l'Oise, Madame la Conseillère Régionale déléguée au devoir de Mémoire, Monsieur le président de la société des membres de la légion d'honneur, Mesdames et Messieurs les parlementaires, Mesdames et Messieurs les élus, Mesdames, Messieurs, mes chers amis (ies).

Voilà 79 ans, qu'en ce lieu est parti le dernier train à destination de Buchenwald. Voilà 79 ans que nous avons une pensée pour ceux qui n'ont pas survécu à ce voyage. voilà 79 ans, que les familles de déportés assassinés ou disparus essaient d'imaginer le calvaire des leurs.

En ce même lieu, chaque année depuis 1988, mon père Pierre Bur, décédé en avril 2021, nous rappelait ce calvaire, et nous précisait que *« la déportation ne se décrit pas. Elle se vit dans la chair, dans l'âme mais il n'y a pas de mots assez forts assez précis pour la décrire. »*

Lorsque les derniers témoins disparaissent, l'urgence s'impose de raconter. C'est pourquoi, nous, les enfants, neveux, petits-enfants des déportés à Neu-Stassfurt dont les pères, oncles, grands-pères sont partis par ce dernier train, avons décidé d'évoquer, chaque année, en ce lieu, la mémoire de nos êtres chers aujourd'hui disparus.

Pierre Bur est né en 1926. Rien ne prédestinait, ce véritable Titi parisien, un peu turbulent, rebelle et casse-cou à une carrière militaire, si ce n'est un fort sentiment patriotique présent dans la famille.

En effet, Ernst Emile son père, Alsacien né Allemand en 1893 à Strasbourg, avait délibérément fait le choix de combattre pour la France en 1914.

En 1939, Pierre intègre l'école des enfants de troupe. Durant 4 ans, il subit un régime de privation du fait de la guerre et des conditions éducatives particulièrement rudes. Il découvre cependant de belles amitiés et la solidarité entre camarades.

A 18 ans, il s'engage à l'école de la garde de Guéret en zone libre et rejoint aussitôt le maquis de la Creuse avant d'être fait prisonnier le 11 juin 1944 par la division SS Das Reich responsable du massacre d'Oradour-sur-Glane et des pendaisons de Tulle.

Suite à cette arrestation, il est dirigé par la gestapo de Poitiers vers le camp de Royallieu, à Compiègne, anti chambre de l'univers concentrationnaire. Le 17 août 1944 il fait parti des 1250 déportés embarqués comme du bétail par les SS, dans le dernier convoi ferroviaire en partance pour l'Allemagne.

Après quatre longues journées de transport dans des conditions effroyables, c'est l'arrivée au petit camp, de sinistre réputation. Buchenwald, c'est débarquer en enfer. A partir de ce jour il n'est plus qu'un numéro en costume rayé.

Le 13 septembre 1944, il quitte Buchenwald pour le camp satellite de Neu-Stassfurt. C'est en ce triste lieu qu'il va tenter de survivre pendant sept longs mois au cours desquels il va effectuer sans relâche un travail exténuant pour transformer en usine une mine de sel de potasse, située à 460 mètres sous terre, sous la surveillance permanente des kapos qui font preuve d'une férocité impitoyable.

En raison de l'approche des forces alliées, le 11 avril 1945, le camp de Neu-Stassfurt est évacué.

Débute alors une longue marche de 400 kilomètres jusqu'à la frontière tchécoslovaque. Une « Todesmarch », comme les nazis la qualifieront, dans des conditions épouvantables pour les déportés. Pierre raconte: « *Nous*

montons des côtes et nous les redescendons sans cesse. Les gorges sont desséchées et la soif jointe à la faim rend notre marche encore plus pénible. Nous marchons par trois, par six, comme un troupeau. Lorsque l'un d'entre nous tombe, presque toujours, deux camarades sont là pour le soutenir. Cependant, de temps en temps, on entend un coup de feu qui claque. L'un de nous a cessé de vivre. Il est mort, héros obscur, au bord d'un chemin qui ne mène nulle part, sinon à la mort ».

Le 8 mai 1945, c'est la fin du calvaire à Annaberg.

Ces marches de la mort représentent le chapitre final du génocide nazi qui fut une succession de journées d'horreur et de violences meurtrières infligées aux Déportés.

Comme beaucoup de ses camarades, mon père ne racontera pas ce qu'il a vécu, du moins à son retour. La pudeur sans doute, l'incapacité de traduire en mots des faits qui n'entrent pas dans notre imaginaire, la volonté de beaucoup de nos compatriotes de ne pas entendre, expliquent ce silence. Mais vient le temps du témoignage dans des collèges et lycées, lors de conférences, d'émissions de télévision, de discours, d'écriture de livres, de voyages en Allemagne. Transmettre, tel était son credo. Tout en honorant la mémoire de ses compagnons disparus, il sensibilisait les jeunes générations au monde de l'internement et de la déportation afin que l'histoire ne soit pas un éternel recommencement mais au contraire une source d'enseignement pour le futur.

En 2019, ici même, il s'exprimait ainsi : « *Il y a quelques années, disparaissait le dernier soldat de la Grande guerre. Est tombée alors sur nos têtes une chape de solitude. Une page d'histoire se tournait sous nos yeux. Un long défilé de poilus pénétrait dans le grand livre pour ne plus jamais en sortir. A leur tour, tous ceux d'Auschwitz, de Buchenwald, Dachau, Neuengamme, Ravensbrück, Dora, Oriannenbourg-Sachsenhausen,*

Mauthausen, Flossenbourg, Bergen-Belsen, le Struthof et leurs kommandos, dont ceux de ce dernier train, rentrerons dans ce grand livre ».

Ils étaient les derniers témoins d'une tragique période.

Avec émotion, nous avons lu ou écouté leurs témoignages qui nous ont chavirés. Nous avons pris conscience de la fraternité qui les unissaient, des liens indéfectibles qui par delà les années et la mort les liaient à leurs camarades assassinés et cette volonté de vouloir perpétuer dans les mémoires le souvenir de leurs souffrances.

Avec leur disparition, une page s'est tournée, mais nous sommes imprégnés de cette histoire, et cette histoire, nous avons la lourde charge de la transmettre à notre tour. C'est notre héritage.

La transmission mémorielle est essentielle.

Il est de notre devoir de transmettre à nos petits-enfants, ce patrimoine familial rempli de souffrance et de d'émotion.

Il est de notre devoir de ne pas laisser cette transmission mémorielle aux seuls historiens et chercheurs, au risque de la voir banalisée dans les livres d'histoire.

Il est de notre devoir de mettre en garde les jeunes générations contre les idées nationalistes qui ressurgissent en France et partout dans le monde.

Il est de notre devoir de garder toujours à l'esprit qu'oublier c'est ouvrir la porte au recommencement.

Aujourd'hui, 79 ans après, nous n'oublions pas que 1250 hommes partis le 17 août 1944 de cette clairière, ont risqué voire perdu leur vie pour que nous puissions vivre libres aujourd'hui.

Ils méritent notre respect et notre reconnaissance.

Marie-Guilhaine Chalencon
Présidente de l'Amicale des Déportés à Neu-Stassfurt